

Tempête sous un crâne. L'Amérique en guerre 2003-2006, de Sébastien Fumaroli, Paris, Fallois, 2007, 311 p.

Manuel Soulié

Volume 28, numéro 1, 2009

Les frontières des mouvements sociaux / Les mouvements sociaux aux frontières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001738ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001738ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soulié, M. (2009). Compte rendu de [*Tempête sous un crâne. L'Amérique en guerre 2003-2006*, de Sébastien Fumaroli, Paris, Fallois, 2007, 311 p.] *Politique et Sociétés*, 28(1), 268–270. <https://doi.org/10.7202/001738ar>

Tempête sous un crâne. L'Amérique en guerre 2003-2006,
de Sébastien Fumaroli, Paris, Fallois, 2007, 311 p.

Analyser les controverses intellectuelles suscitées au sein des États-Unis par l'intervention américaine en Irak, c'est l'objectif que s'est fixé Sébastien Fumaroli à en croire l'introduction de *Tempête sous un crâne*. Pour mieux cerner le débat, il est allé à la rencontre de quinze universitaires, publicistes et diplomates, américains ou européens, tous acteurs ou témoins privilégiés des débats de cette Amérique en guerre. Leurs témoignages, parfois contradictoires, souvent complémentaires, constituent le cœur de cet ouvrage. Pour sa part, S. Fumaroli prend bien soin de nous avertir qu'il n'est qu'un simple messenger et qu'il n'a pas osé trancher entre les opinions qu'ils ont émises. Son livre étant « le contraire d'un livre à thèse », il se contentera de présenter les choses telles qu'elles sont, laissant au lecteur la tâche de juger qui a tort et qui a raison.

Mais des bourrasques de cette tempête d'idées finissent par émerger deux notions directrices qui semblent se retrouver dans le discours de tous les intervenants. Contrairement à ce que le titre suggère, la première notion est celle d'une France sclérosée, inefficace et incapable d'agir avec cohérence. La seconde notion nous renvoie à une Amérique, comme un négatif de la France, puissante, souveraine et sans inhibitions. De l'avis de tous, du libéral le plus francophile au conservateur le plus patriote, la déchéance de l'un et le succès de l'autre ont une cause idéologique. Partant de ces deux notions, il devient évident que S. Fumaroli défend subtilement une thèse des plus tranchées : la France vit une période de grand tourment intérieur et « d'inexistence » sur la scène internationale et c'est dans le néoconservatisme à l'américaine qu'elle devrait chercher la solution à ses problèmes. Vu sous cet angle, *Tempête sous un crâne* n'est pas un simple « document d'actualité » (*dixit* la quatrième de couverture), mais un essai de philosophie politique brûlant d'actualité. Si l'auteur fait parler une pléthore de têtes pensantes, tant libéraux que nationalistes ou néoconservateurs, il faut surtout retenir qu'il parle à travers eux. En fin de compte, l'Irak n'est qu'un prétexte à cette impressionnante démonstration de « l'art ésotérique d'écrire ». La thèse n'est jamais directement explicitée et les différentes pièces du puzzle argumentatif sont disséminées tout au long du texte, mais il ne faut pas regarder très loin sous la surface pour comprendre le message.

S. Fumaroli dévoile d'abord ses intentions en ramenant le thème du déclin de la France au centre de toutes les conversations. Le portrait ainsi dressé est douloureux : l'incapacité européenne de faire contrepoids à la politique extérieure américaine, telle qu'illustrée par le cas irakien, se transforme en l'incapacité de la France de mener l'Europe comme elle put jadis le faire. Cette défaillance serait causée par l'inadéquation de l'idéologie franco-européenne avec le monde réel. L'Europe française du passé a cédé sa place à une Europe

américaine depuis que les États-Unis ont fait cadeau de leur liberté aux États européens (en 1945 pour les pays de l'Ouest, à la chute du mur de Berlin pour l'Est). La France refuse de reconnaître cet état de fait et entretient un certain ressentiment face au pays qui l'a libérée, certes, mais qui l'a surtout supplantée à la tête du vieux continent. Ce ressentiment anti-Américain, symptôme du déclin français, se manifesterait à différents niveaux, que ce soit par un attachement aux politiques sociales vues comme « anticapitalistes », par une défense acharnée de « l'exceptionnalisme culturel » face au rouleau compresseur de la culture populaire américaine ou, dans le domaine des relations internationales, par un recours à l'argument du droit international pour entraver l'action américaine dans le monde. Parallèlement à ce constat de déliquescence, S. Fumaroli et ses interlocuteurs affirment que la France (et l'Europe en général) vit sous la menace de se voir envahie par des immigrants musulmans ne partageant pas ses valeurs fondamentales (la laïcité, par exemple) et, bien sûr, sous la menace du terrorisme islamique. Le danger se révèle dans toute sa gravité quand on comprend que la « mauvaise conscience coloniale » de la France, ajoutée aux tares idéologiques susmentionnées, l'empêchera de prendre les mesures nécessaires à sa propre sécurité.

Une fois ce diagnostic établi, il reste à s'entendre sur le remède à administrer. Un des interviewés souligne que la situation actuelle de la France n'est pas sans rappeler celle de l'Amérique à la fin des années 1970, alors que l'invasion soviétique de l'Afghanistan faisait craindre une défaite géopolitique majeure et que les économies japonaises et allemandes semblaient pouvoir surclasser l'économie américaine. Ce déclin américain, ce sont les néoconservateurs de l'administration Reagan qui l'ont transformé en élan victorieux en relançant la course aux armements à l'extérieur et en coupant dans les programmes sociaux à l'intérieur. Cette dernière mesure, inscrite dans une stratégie plus large de désengagement étatique, nous est présentée comme la clé des succès économiques américains des années 1990, responsables, selon l'auteur, de la « prospérité générale palpable presque physiquement ». Pourquoi ne pas tenter le même genre de cure idéologique en France ?

On serait tenté de rejeter une telle solution sous prétexte qu'elle ne serait pas soluble dans la tradition politique française. Dans l'avant-dernier chapitre de l'ouvrage, qui porte le titre lourd de sens « Dans le miroir américain », S. Fumaroli nous détrompe en exposant les ascendants français du néoconservatisme. Aussi, l'un de ses plus célèbres hérauts, Bill Kristol, tient-il à revendiquer l'influence qu'a eue Tocqueville sur les intellectuels néoconservateurs américains. Le néoconservatisme peut donc très bien venir de France, mais de celle d'Aron et de Camus par opposition à celle de Foucault et de Sartre. Par ailleurs, le néoconservatisme a aussi des ascendants gauchistes. Irving Kristol, considéré comme le parrain du néoconservatisme, aimait à dire qu'un néoconservateur n'était en fait « qu'un homme de gauche qui se cogne à la réalité ». Né en 1920, ce dernier fut trotskiste jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est en réaction au totalitarisme communiste et à la menace qu'il posait pour l'Occident qu'il se tourna vers une idéologie du retour aux valeurs traditionnelles américaines, du patriotisme et du sens du sacrifice militaire. Peut-on

vraiment soutenir qu'une telle métamorphose idéologique est impossible en France, alors que la candidate socialiste aux dernières élections présidentielles, Ségolène Royal, appelait à un retour aux valeurs familiales et à une distribution générale de drapeaux ? Dans le même ordre d'idées, S. Fumaroli mentionnera que l'intervention américaine en Irak, avec pour objectif le renversement d'un tyran, serait l'expression la plus poussée du droit d'ingérence humanitaire développé par le très français et à gauche Bernard Kouchner, prouvant une fois de plus les affinités idéologiques de la France et du néoconservatisme.

Justement, c'est la guerre en Irak qu'on pourrait utiliser comme ultime repoussoir contre l'adoption de l'idéologie néoconservatrice en France. Mais, et c'est là la touche finale de l'argumentaire de S. Fumaroli, le désastre irakien ne devrait pas être imputé au néoconservatisme. Premièrement, parce que c'est George W. Bush qui a décidé de l'invasion et de l'occupation et qu'il n'est pas un néoconservateur, mais un politicien qui croit parler à Dieu. Deuxièmement, l'obsession de bien des néoconservateurs américains ne serait pas d'ordre idéologique, mais plutôt d'ordre affectif. Bon nombre d'entre eux sont descendants d'immigrants juifs et sont si bien intégrés (assimilés ?) à la société américaine qu'ils en ont perdu tous les traits culturels du judaïsme. L'État d'Israël est tout ce qui les relie à la religion de leurs ancêtres. Prêts à tout pour défendre ce dernier vestige de leur héritage, ils se sont convaincus que l'implantation de la démocratie au Moyen-Orient était la seule façon d'assurer la sécurité de l'État hébreu ; autant s'attaquer au régime le plus tyrannique de la région, un endroit où l'Amérique serait accueillie en libératrice... C'est ainsi que le néoconservatisme en tant qu'idéologie n'est pas responsable de l'échec irakien et que son bilan n'en devrait pas être terni. Plus encore, S. Fumaroli insiste sur la noblesse de l'objectif d'implanter la démocratie et sur la grandeur de vue du raisonnement qui y a conduit, qualité qui manquerait cruellement à la politique extérieure française.

En bout de ligne, la démonstration qu'il fait est extrêmement convaincante, mais seulement si l'on accepte ses deux prémisses. Le thème du « déclinisme » français ne passant pas de mode, on sera enclin à accepter cette première prémisse. Par contre, le succès du néoconservatisme et l'idée d'une Amérique généralement prospère fera grincer bien des dents. Les politiques reaganiennes de « roll-back » auraient réalisé pour la première fois le rêve américain d'une chance de réussite pour tous. La pauvreté endémique des quartiers majoritairement noirs, les faiblesses criantes de l'éducation publique et du système de santé sont-elles des vues de l'esprit ? C'est ici qu'il est utile de se rappeler que, pour un (néo)conservateur, les inégalités sont inévitables, voire souhaitables. C'est pourquoi il est loin d'être sûr que les Français soient prêts à accepter la réalité des néoconservateurs. C'est peut-être aussi pourquoi S. Fumaroli déploie des trésors de finesse pour nous livrer son message.

Manuel Soulié

École des hautes études en sciences sociales